

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

William Goyen **Zamour et autres nouvelles**

Pierre E. Brodin

Volume 20, numéro 2 (116), mars-avril 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60054ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brodin, P. E. (1978). William Goyen : Zamour et autres nouvelles. *Liberté*, 20(2), 99–104.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1978

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

littérature américaine

WILLIAM GOYEN : ZAMOUR ET AUTRES NOUVELLES

Zamour⁽¹⁾, qu'on a traduit et publié tout récemment en France, est le second recueil de nouvelles de William Goyen.

Le cadre est le Texas oriental et souvent Trinity, la ville natale de l'auteur, qu'on retrouve dans ses écrits sous le nom de Charity. Comme le note fort justement le préfacier de l'édition française, « depuis vingt-cinq ans, loin des modes et des clameurs du monde littéraire, Goyen poursuit avec une magnifique constance une oeuvre secrète toute d'introspection nostalgique, qui marine dans le souvenir et qui s'organise autour d'un impossible retour à l'innocence. Son tempérament d'écrivain inspiré, voire parfois mystique, mais profondément enraciné dans la terre détrempée, plongé dans l'atmosphère liquoreuse, séminale du Golfe du Mexique, engendre une sensualité en nappes sous-jacentes qui sourd à chaque page ou presque, comme à chaque pas suinte la rive d'un bayou... Dans les marais de l'*East Texas*, plus que partout ailleurs, l'eau qui dort est sombre et profonde... »

Plusieurs de ces nouvelles nous parlent de ceux qui restent au pays et de ceux qui partent, des déracinés, qui habitent dans les villes, mais qui auront besoin de revenir, en songe ou en réalité, et, plus que toute autre chose, de Charity, avant que la nature et les traditions y aient été violées par la découverte et l'exploitation du pétrole.

(1) Traduction française de Maurice-Edgar Coindreau et Patrice Repusseau, Paris, Jean-Michel Pjace, 1977.

Les souvenirs d'enfance affluent dans *Les liens du sang*, où l'auteur évoque le séjour de son cousin James chez ses parents lorsque la mère de James dut être transportée à l'hôpital pour y subir une opération. Les deux garçons étaient âgés de quatorze ans. James était blond, avait un léger bec-de-lièvre et bégayait. C'était un jeune campagnard indiscipliné, qui ambitionnait de devenir un cow-boy. Son cousin était brun et timide.

Le narrateur se souvient avec tristesse d'un épisode malheureux de cette période de sa vie. James, qui adorait les coqs de combat, avait acheté un très beau coq de Cornouailles qui aimait trop les figes. Un jour, l'animal avait échappé à son maître, sauté par terre et, comme mû par des ressorts, disparu d'un bond dans un figuier. Le narrateur avait ramassé une pierre et l'avait lancée dans l'arbre pour empêcher le coq de manger toutes les figes de sa grand-mère. « Il dut la lancer avec beaucoup de force, beaucoup plus de force qu'il ne croyait avoir, car, en un instant, frémit à ses pieds la touffe sombre et feuillue du coq de Cornouailles. Les plumes furent bientôt immobiles. »

William, bien entendu, n'avait pas voulu tuer le coq favori de James. Mais celui-ci, inconsolable, souffrit atrocement de la perte de son coq, quitta la maison, et partit, seul, à l'aventure. Il arriva, quelques jours plus tard, à quelques centaines de kilomètres de là, chez son père, à Saint-Louis. Le cousin ne le revit plus pendant de longues années.

Un jour, cependant, beaucoup plus tard, alors que le narrateur se trouvait dans une grande ville du Middle West pour une cérémonie en son honneur, « soudain, dans la grande salle bondée, un visage émergea de l'assemblée anonyme et vint vers lui. C'était le visage de James, et à l'instant, il se couvrit d'un flou vaporeux, distortion irréelle et farouche des traits du garçon qu'il avait été autrefois, comme si le cousin voyait ce visage à travers une vitre en verre teinté ou à travers les nappes fluides du temps qui l'avaient recouvert de leur épaisseur alors même qu'il s'abîmait dans son propre héritage... »

James avait sans doute quelque chose à dire. Mais le cousin ne le sut jamais, car quelqu'un le fit pivoter du côté oppo-

sé à James pour lui serrer la main et le féliciter et quand enfin il se retourna, James avait disparu. Et jamais plus les cousins ne se rencontrèrent. Mais « ce bref regard, porté comme un coup à la figure ancestrale, avait laissé une cicatrice de ressemblance, ancienne et perpétuée intacte au fil des générations sur les visages de la grand-mère, des tantes, des cousins, de son propre père et du père de son père ; et elle marquerait son propre visage plus longtemps que l'empreinte de l'hommage de n'importe quel inconnu qui, elle, ne changerait rien... »

* * *

Dans *Le Chemin de Rhody*, le personnage central est celui de l'enfant prodigue, une jolie fille nommée Rhody, une « agitée de naissance » qui a quitté la maison natale mais revient régulièrement au pays après de longues absences.

... « Rhody avait été à la Nouvelle-Orléans, à Dallas aussi, et elle était même montée à Shreveport, d'abord mariée à son troisième mari à la Nouvelle-Orléans, puis à Dallas pour l'abandonner malgré tout, et puis finalement à Shreveport pour lui écrire d'aller au diable et de ne jamais plus la revoir... Et puis la voilà qui revient à la maison pour nous raconter tout ça, et se reposer... »

... « Rhody n'avait pas beaucoup changé — quelqu'un comme Rhody ne pouvait pas changer, sinon empirer — étant donné qu'elle était marquée par quelque chose qu'on ne pouvait pas nommer. Tout le monde a remarqué qu'elle boitait de la jambe droite, et puis elle a confessé qu'elle faisait de l'arthrite, à l'entendre, à cause de l'humidité de la Nouvelle-Orléans. Son visage était toujours aussi beau ; elle avait toujours été la plus jolie de la famille, elle tenait de Granny qui avait été, c'était une légende confirmée par une photo accrochée au mur, une très belle jeune femme. Mais le visage de Rhody donnait l'impression d'être vu dans un miroir d'une manière obscure, comme dit la Bible. Pendant les années où elle était partie, il était arrivé bien plus de choses à Rhody qu'elle ne voudrait jamais nous raconter. »

Rhody, qui a le don de communication avec les inconnus, s'intéresse tout de suite au Frère Peters, un pasteur itinérant, un « revivaliste » qui vient prêcher dans le pré voisin. Le prédicateur avait deux serpents dans une cage. Il montra aux fidèles comment le Seigneur le guérissait d'une piqûre de serpent pour illustrer de quoi la Foi était capable. Malheureusement, un des serpents s'échappe, et c'est Rhody qui est mordue. Tante Isalou scarifie la morsure du serpent avec un couteau à éplucher et sauve la vie de la jeune femme.

... « On espérait que cette aventure avec le Prédicateur — rapidement disparu après l'incident — et avec le serpent servirait de leçon à Rhody et qu'elle resterait au pays. Mais Rhody, à la fin de l'été, refit ses bagages en disant qu'elle allait à Austin chercher du travail ou suivre des cours d'esthéticienne. « Quand elle aurait fini, nous a-t-elle dit, il n'était pas impossible qu'elle rentre s'ouvrir un salon de beauté à Charity. On était tous sceptiques, sachant qu'elle ne pouvait pas rester fixée longtemps à un endroit, beauté ou pas... »

... « Le plus triste de l'histoire, a dit la tante Idalou, qui se balançait sur la véranda en regardant le pré vide et le chemin désolé que Rhody avait pris, c'est que les années passent et que tout le monde vieillit et disparaît, et que cette maison va se vider tout doucement de ses habitants.

« Est-ce que Rhody avait jamais pensé à ça ? Et qu'est-ce qu'elle ferait quand tout le monde aurait disparu et qu'il n'y aurait plus personne à retrouver à la maison ? »

* * *

Zamour, dans la nouvelle de ce nom, est un chat. C'est le chat de Princis Lester, une jeune fille de Red River County, dans le Texas. Princis, malgré son beau visage, est restée célibataire jusqu'à trente ans. Elle finit par céder aux attraits du mariage, et épouse — sans amour — un certain Mr. Simpson, qui l'emmène à Houston. Mais elle garde à Houston ses habitudes de la petite bourgade rurale où elle est née et a grandi. Elle ne se mêle pas à la vie de Houston, et existe seulement dans le souvenir de Red River County. Les événements passent sur elle sans vraiment l'affecter : son mari meurt, une

inondation menace d'engloutir la maison où elle vit, elle demeure impassible, avec pour seul témoin de ses rêves le chat Zamour. Elle reviendra, un jour, à Red River County et finira ses jours à l'asile, pendant que son cousin Wylie Prescott s'enrichira des profits du pétrole découvert dans la propriété de Houston.

* * *

Savata, un conte fort amusant, est la première version du roman humoristique *The Fair Sister* traduit en français sous le titre de *Savannah*.

Savata est une jolie négresse blonde, dont l'histoire nous est contée par sa sœur, Ruby Drew, une femme de ménage laide, variqueuse, diabétique, très noire, et extrêmement sérieuse.

Savata, pleine de *sex-appeal* et gentiment papillonnante, travaillait dans un cabaret où elle se montrait à peu près nue, jusqu'au jour où elle est passée, avec armes et bagages, du côté de l'église, d'abord à Philadelphie, puis à Brooklyn, où elle attire les pécheurs par la grâce de son corps et de sa voix et les sauve de la damnation grâce à ces mêmes dons célestes.

Malheureusement, un nouveau venu, Cannon Johnson, « un type calé qui savait l'hébreu et l'étudiait encore », entre dans les bonnes grâces de Savata, éclipse Ruby Drew et devient l'« administrateur des affaires de l'Evêque ». Ce Cannon Johnson est, en fait, un séducteur, un beau parleur et un escroc de classe qui détourne l'argent du Seigneur et disparaît un jour avec les dollars et les diamants de Savata.

Savata fit une dépression nerveuse de deux semaines. Après quoi, elle fut « douce comme un agneau ». Ruby sortit ses diplômes de prédicatrice et prit la succession de Cannon Johnson, se préparant à reconstruire l'église, « cette fois sur des bases solides ».

Ruby aurait pu mener la vie dure à Savata, mais elle observa la miséricorde divine et suggéra simplement que Savata prît sa place de femme de ménage, « le temps de retrouver ses esprits ». Et Ruby Drew conclut ainsi son ré-

cit : ... « Pendant que Savata arpente le plancher en méditant sur ses péchés, ça ne lui fera pas de mal de pousser un aspirateur devant elle. Ainsi, son repentir, joint à des usages pratiques, remboursera un peu de ce que sa perversité a perdu. De cette façon, le péché peut rapporter quelque chose — et cela montrera à Savata que c'est vraiment très peu : un dollar dix de l'heure, pour être exact... »

« Merci donc d'avoir écouté mon histoire qui vous a présenté Savata, ma soeur si blonde et votre nouvelle femme de ménage. Et merci Jésus... »

PIERRE E. BRODIN